

I. PREAMBULE :

La rencontre du mal avec la pensée humaine remonte à bien avant la philosophie. Les philosophes prenaient le relais d'une pensée archaïque elle-même née en réaction au scandale du mal. À ce scandale, cette « pensée par symboles » (i. e. : la pensée archaïque) répondait par des mythes et des récits religieux.

La naissance de la philosophie marque une mise au second plan de la pensée par symboles (pensée archaïque), au profit de la pensée par concepts. La philosophie grecque se préoccupe, initialement, de l'ordre du monde, mais c'est pour mieux en déduire une règle d'action humaine susceptible de minimiser la part de mal : les premières cosmogonies se prolongent en une éthique. Or raisonner et discourir est autre chose que raconter des mythes. Et c'est là que commencent les problèmes. Car l'exigence d'intelligibilité sans reste qui définit la philosophie va buter sur le problème du mal.

On pourrait en effet dire avec Pierre Bayle que le mal est « ce qui met la philosophie à bout ». Mais reconnaissons que c'est aussi le mal qui met la philosophie debout... Le mal est tout de même « la plus considérable provocation à penser » (Paul Ricœur, *Philosophie et volonté*, Paris, Aubier, 1960, t. II, p. 314). Le même auteur admet toutefois que le mal est aussi « l'invitation la plus sournoise à déraisonner ». ..

Ces formules frappantes¹ synthétisent un peu sèchement deux millénaires d'histoire de la pensée. Evitons les simplifications abusives. Il ne faut peut-être pas exiger de la philosophie l'élucidation définitive de l'énigme de la souffrance. Son impuissance sur ce point ne doit pas disqualifier ses tentatives pour nous aider à limiter la portée du mal dans les existences humaines. C'est là l'objet de la philosophie morale. Pour cette dernière, la réflexion rationnelle sur le mal conserve toute sa validité. Entamons cette réflexion en essayant de circonscrire son objet d'étude.

II. FIGURES ET ESPECES DU MAL

1. Figures du mal : mort, mensonge, guerre, maladie, trahison, violence...
l'inventaire semble infini et sans ordre.

1	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
			Les violences conjugales (17-18 « le nerf de bœuf ») Le mensonge, ici entre deux sœurs : « C'est un mensonge. Il n' a pas dit deux » (49) ²

On peut cependant proposer quelques grandes distinctions :

¹ Pour mémoire, en voici deux autres, qui illustraient la première version du préambule : Sur la philosophie : « ou bien la philosophie comprend le mal, et il n'est plus le mal, ou bien elle ne le comprend pas et elle n'est plus la philosophie » (Paul Ricœur, *Lectures II*, p. 16, cité par J. Porée, in *Le Mal*, Paris, 2000, p. 10). Sur la métaphysique : « en présentant le mal comme un problème qu'elle peut résoudre dans les termes d'un savoir élaboré de manière purement rationnelle, elle reste impuissante à en assigner le sens et le lieu véritables » (J.Porée., p. 27)

² Notons ici la mise en abyme de la divergence des versions dans l'économie narrative générale des *Âmes fortes*.

2. Espèces du mal

Distinction classique : Il y a un mal physique (le mal subi) qui regroupe les misères de la condition humaine - ordinaires (maladie, mort) et extraordinaires (cataclysmes et autres calamités) - et un mal moral (le mal infligé par l'homme).

a. Y a-t-il un mal d'univers ?

Pour résoudre cette question, nous essayons de cerner ce qui pourrait définir un mode d'existence non souhaitable en soi et selon la pure logique (et non « provoquant de la souffrance », ce qui serait trop subjectif). Nous cernons alors le « mal cosmique ». (voir cours)

2	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	Dualité jour/nuite + IV, 1, 1589-99. [Dette cosmique : Banquo, ignorant que ces paroles le mettent en sursis sur sa propre mort : « Je devrai être emprunteur à la nuit, une heure ou deux » (III, 1, 1026), Macbeth : « vivons le bail de la nature en rendant souffle / D'accord avec le temps et loi mortelle » (IV,1, 1653-1654)]. Peut-on dire que dans la morale de Macbeth, la <i>dette</i> cosmique se substitue au <i>devoir</i> ?	« Le mal général³ ne peut être que dans le désordre, et je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point ».	Sur l'Albert : « Il est mort, parce que c'était son heure »

Et si l'on considérait (avec Macbeth) la mort comme le juste solde d'une dette essentielle ? Et le mal cosmique comme ce que Wladimir Jankélévitch appelle « l'impôt sur l'être » ? Le problème serait donc résolu avant même que d'être que posé ? L'homme serait justifié par sa mort, et non par ses actes : la question morale ne se pose plus. Essayons de voir plus loin :

b. Situation de l'homme face au mal cosmique

[Remarque : il n'a pas dû vous échapper que ce tableau recoupe finalement le précédent : on peut considérer qu'ils n'en font qu'un. Mais ne brouillons pas la numérotation : laissons les choses en l'état, ce n'est pas si grave]

3	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	La froide mécanique du temps : V, 5 « demain, demain, et demain » (méditation de Macbeth sur la mort de sa femme,		p. 208 : à Chatillon, il y a le « bon air », mais aussi parfois le mauvais temps, « terrible bourrasque de bise chargée de glaçons arrachés aux

³ Ainsi le Vicaire désigne-t-il en un seul mot ce que nous désignons soit par « mal cosmique » soit par « mal physique ». Il réserve le terme de « mal particulier » pour le mal moral.

	et au-delà, sur l'enchaînement inexorable d'événements qui le conduit comme malgré lui vers sa fin).		montagnes », ou encore, même page : « les gorges de la montagne déversaient des torrents de vent glacé et des grésils lancés à une telle vitesse qu'ils crevaient les parapluies et <u>blessaient les visages</u> qu'on n'abritait pas [...]. Ce mauvais temps, p. 208, renferme chez soi tout Châtillon [mais favorise le bonheur de Mme N. et T.]
			89 Malheurs financiers des Numance // une nature plus hostile et plus inquiétante.

L'homme ne peut même pas se flatter de compenser sa précarité par sa condition d'être pensant, puisque sa pensée même ne peut se développer que dans le temps et dans l'espace, qui le dispersent et le tuent.

- Mal cosmique et mal physique :

C'est cette conscience douloureuse du mal cosmique que nous appellerons « mal physique ». La dispersion spatiale et la déchéance temporelle se manifestent à nous sous la double forme de la maladie et de la vieillesse (lesquelles se résument à la **douleur**). Ces deux calamités traduisent en « mal physique » ce « mal cosmique » que nous avons précédemment ramené à ses données essentielles que sont l'espace et le temps. La proximité entre ces deux modalités du mal s'inscrit dans l'étymologie : « physique » vient du grec « *phusis* », qui désigne le monde naturel. Du monde naturel accessible à l'homme, au cosmos, il n'y a qu'un changement d'échelle.

4	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	Le roi d'Angleterre peut (par un don du Ciel) guérir « le Mal », c'est-à-dire un mélange de maux physiques qui affectent « des gens gravement éprouvés, / Tout gonflés,	[lire**, sous ce tableau] L'exposé du « volontaromécanisme » du Vicaire, p. 62-65.	Madame Numance lutte contre le mal physique chez autrui : elle « fait tête sur tous les fronts » ⁴ : « abcès au sein, [...], de la jambe cassée à l'eczéma, du cordon de Saint-Antoine à la variole, de la

⁴ Giono était-il conscient du cocasse de cette rencontre de catachrèses ? [rappel : catachrèse : métaphore passée dans la langue courante]. La nature métaphorique de la catachrèse est donc oubliée, jusqu'à ce que deux catachrèses se rencontrent dans une situation où une relation rapport entre les comparants initiaux respectifs « fait sens » indépendamment du sens d'usage. Ici « tenir tête sur tous les fronts » fait se rencontrer « tête » et « front » de manière assez saugrenue.

ulcérés, pitoyables au regard, et qui sont désespoir pour la chirurgie » (Malcolm à Macduff , IV, 3, v. 1996 sq.)		folie furieuse au choléra » (148). Madame Numance, consciente qu'il ne lui reste que cinq ans de séduction devant elle : « Que pouvaient représenter cinq ans à côté de la durée qu'on exige d'un amour, surtout à ses débuts ? » (176). Et surtout : « La réflexion faisait voir clair comme le jour à Madame Numance qu'elle en était au moment de décliner, qu'une fois la pente prise c'est un abandon de chaque minute » (175-176).
---	--	---

Ces deux espèces du mal (mal cosmique et mal physique) ont en commun de ne procéder d'aucune volonté malfaisante. [** : Pourtant, si l'on en croit le Vicaire, il y a une volonté à l'œuvre dans l'univers. Elle est donc responsable aussi du mal cosmique ? Mais alors ce mal retourne dans la catégorie du mal moral, tel que nous le définissons ci-après ? (voir les passages signalés dans le tableau ci-dessus)].

- Mal physique et mal moral :

Dès que l'on inflige sciemment à autrui une douleur, même seulement physique, on fait advenir un mal qui n'est plus seulement physique. La volonté malfaisante est la marque du « mal moral ». Nous y reviendrons dans le III. On peut opposer aussi mal physique et mal moral en tant que « mal d'univers » et « mal de volonté ». Le vicaire appelle le premier « mal général » et le second « mal particulier ».

c. Comment déterminer le mal moral ?

Essayons de définir le mal moral indépendamment de ses manifestations sensibles (méchanceté, médisance, sadisme, cruauté, malveillance, etc.). Il est malaisé de le déterminer autrement qu'en opposition avec le bien. Essayons d'élaborer une « définition de travail » du bien moral. Le bien est une valeur : finalité propre (le respect d'autrui), réciprocité possible, universalité possible. Le mal s'en déduit alors logiquement.

5	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

Mais alors, le mal ne serait qu'une contre-valeur ?

III. LE MAL ET LA TRIADE « LIBERTE – VOLONTE – CONNAISSANCE⁵ » DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA MORALE :

Une citation en exergue : « Où est le Bien ?

– Dans la volonté.

- Où est le mal ?

- Dans la volonté ?

- Et ce qui n'est ni bien ni mal ?

- Dans ce qui ne dépend pas de la volonté » (Epictète [penseur stoïcien du I^{er} siècle])

.[En guise de lancement, quelques réflexions sur la liberté de Macbeth. « Macbeth : Alors la fièvre me reprend : autrement j'étais sans faille / Entier comme le marbre, appuyé comme roc / Aussi à l'aise et **libre** que l'air qui m'entoure / Je reste enfermé, encagé, et livré aux doutes insolents » (*Macbeth*, III, 4, 1292-97) : Macbeth vient d'apprendre que le fils de Banquo a échappé à la mort. Le régicide a donc un ennemi de plus, qui va entraver la « liberté » dont il parle ici, et qui est une simple liberté de mouvements. Il ne s'agit pas alors de son libre-arbitre, c'est-à-dire de sa liberté de choix. **Or c'est bien son libre-arbitre qui est en question dans cette tragédie**. L'une des questions que se pose tout lecteur est : dans quelle mesure Macbeth est-il déterminé par un *fatum* à agir mal ? Et, s'il est ainsi déterminé, en quoi est-il coupable ? Orson Welles et Roman Polanski, dès le générique de leur adaptation cinématographique, présentent Macbeth comme un héros tragique marqué par un *fatum*. Pour Orson Welles, Macbeth émerge du chaudron créateur des « Weird Sisters » : cet être fœtal et fatal est leur chose, il fera ce qu'elles ont ordonné. Sur une plage, les trois Sorcières de Polanski plantent de curieux « germes de nature » : une main, un couteau, et arrosent de sang leur plantation, scellant le destin d'un homme. La liberté de Macbeth apparaît désormais aussi précaire que celle de ce goëland que Polanski « coince » dans un furtif plan d'insert, en marge et à contre-courant de la narration principale. Ainsi, dans ces deux lectures modernes, Macbeth perd sa liberté avant même d'en déplorer la disparition à l'acte III. Ces deux options font écho à l'arrière-plan religieux de l'Angleterre élisabéthaine: les débats que suscite la Réforme autour de la question de la prédestination.]

1. L'homme est censément libre de choisir, face à une alternative, l'action la plus ou la moins conforme à ce qui est considéré comme juste.

a. Ainsi, sans la liberté, la question du mal n'a plus le même sens, voire perd tout son sens :

- argument de Kant : le seul vrai mal est le mal moral : le mal physique n'a aucune validité philosophique, puisqu'il ne procède d'aucune volonté mauvaise, comme nous l'avons établi au II. Ceci présuppose une radicale amoralité du monde physique.

6	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	La nature n'est pas inerte, ni moralement neutre : I, 3, 49, 240 sq. Banquo : «Les puissances obscures nous disent le vrai, nous gagnent par futilités	Le vicaire tourne en dérision la pensée magique : p. 67, n.43 sur <i>l'homuncule</i> . [quel rapport ? voir explications en-dessous de ce tableau] MAIS il affirme très	Seul l'homme possède la possibilité du mal moral : Les violences conjugales (17-18 « le nerf de bœuf ») Le mensonge, ici entre deux sœurs : « C'est un mensonge.

⁵ Il importe de distinguer « connaissance » et « raison ». Cette dernière sera traitée à part, comme fondement possible d'une connaissance (i.e., connaissance du bien et du mal).

honnêtes, pour nous trahir dans les plus graves circonstances » (Attention : il n'est pas ici question de la surnature, mais de la nature, dans l'optique du XVI^e siècle + héritage médiéval : l'univers entier est moralisé). + les sorcières : leur chaudron où mijote le rebut d'une nature hiérarchisée selon une échelle de validité morale : crapauds et autres bêtes rampantes ou souterraines. Cependant, McBeth considère comme hautement improbable que des arbres puissent marcher : ceci marque un relatif progrès de l'esprit d'examen. Sur ce point en tous cas, McBeth ne moralise pas la nature.	clairement que « le monde est gouverné par une volonté puissante et sage » (p. 68). Nie-t-il alors le mal cosmique ? Non : il le relativise : « Je ne vois rien [...] qui ne concoure à la même fin, savoir : la conservation du tout dans l'ordre établi » (68) Le cosmos est donc animé par une puissance de conservation générale : « Produire et conserver sont l'acte perpétuel de la puissance » (76). Plus net encore : « Il ne dépend pas de moi [= <i>il m'est impossible</i>] de croire que la matière passive et morte a pu produire des êtres vivants et sentants, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligents, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent » (68). Il croit donc en l'existence de deux <i>substances</i>, que nous pouvons provisoirement et prudemment (voir <u>la note 52</u>) identifier comme d'une part la matière et d'autre part l'âme.	Il n' a pas dit <i>deux</i> » (49) et d'ailleurs « Quand on veut faire le mal, ce n'est pas une culotte ou une robe qui vous le fait faire, ou qui vous en empêche » (p. 20). Accuser la nature de malveillance est une erreur : Firmin « Tout s'est mis contre moi » (p. 244 : les pluies qui ne venaient pas). Les grands tableaux naturalistes dans <i>LAF</i> (176-178, 272-275) : une nature cruelle ou simplement amoral ? En tous les cas, Thérèse « d'Evila » ne s'offusque pas de la cruauté de la nature : « Les mésanges commençaient à piller les nids » (273). Elle dira elle-même : « <i>Je n'étais même pas méchante</i>. [...] j'étais heureuse d'être un piège⁶, d'avoir des dents capables de saigner » (316). Et, bien avant les terribles aveux de Thérèse, Madame Numance la décrit déjà comme un furet (p. 174), pour le moment seulement parce qu'elle « furète » et trotte comme une gentille petite souris... [Thérèse, mentalement, au boucher qui la prend de haut : « Si je te prenais dans mes pattes, tu ne tarderais pas à crier comme un goret » (314)
---	--	---

[explication de la case « Vicaire » : L'*homuncule* est une croyance de la pensée magique. La pensée magique postule une continuité entre les trois mondes divin, humain et naturel. Cette continuité est la marque du Créateur. La pensée magique postule un cosmos moralisé et finalisé, c'est-à-dire ni inerte, ni moralement neutre. L'univers magique est tissé de correspondances secrètes (cf. le sonnet de Baudelaire « Correspondances »), c'est-à-dire que d'un règne à l'autre, les créatures se répondent par sympathie ou antipathie.

⁶ Notez que c'est Giono qui met cette expression en italiques, pour bien montrer qu'il faut la prendre au pied de la lettre. Il ne s'agit donc pas là d'une métaphore ornementale : Thérèse définit ici son essence, son *telos* (= la finalité de son existence, telle que la lui impose sa nature).

Pour le Vicaire, moraliser la nature n'est donc que l'effet d'une superstition (*Macbeth* et Giono-Firmin), ou d'un fantasme romantique (Mme N., dans texte 1). Néanmoins, on pourrait prendre le Vicaire en défaut sur ce point. Son propre « volontaro-mécanisme » veut voir une volonté à l'œuvre dans le cosmos (voir son exposé pp. 62-65). Alors, ne moralise-t-il pas un peu la nature, lui aussi ? Et sans cela, d'ailleurs, la « morale naturelle » serait-elle concevable ? Il est possible de résoudre cette contradiction : ce que Rousseau reproche à la pensée magique, c'est surtout d'ignorer les barrières entre les espèces et les lois physiques que la science moderne a mises en évidence. Rousseau se comporte ici, au moins sur ce point, en philosophe des Lumières. De plus, son « volontaro-mécanisme » ne remet jamais en cause la nature inerte et « morte » de la matière. S'il voit un Logos à l'œuvre dans l'Univers, c'est comme une puissance mettant en mouvement la matière inerte, non comme une grande âme uniformément répandue dans cette matière (=option magique, rejetée par Rousseau, comme nous l'avons dit)].

[Explication de la case « *Âmes fortes* » : nous retrouvons en Thérèse face aux Numance le « fort » selon Nietzsche, simplement heureux d'être un prédateur (*quiddité*), même si ses victimes le jugent « méchant ». Or, si ses victimes jugent « méchant » un comportement qui n'est que naturel, alors, elles moralisent elles aussi la nature, mais à tort (voir § préc.)].

– Augustin dit que l'homme ne saurait être l'égal de son créateur, mais qu'il a la possibilité de s'améliorer, grâce à la liberté qui lui donne la possibilité de choisir le Bien.... mais également, et logiquement, de choisir aussi le mal, sinon, ce mot de liberté n'aurait aucun sens.

– C'est Augustin qui définit le mal comme défaut d'être. Le mal est la conséquence logique de l'imperfection de l'homme : l'homme pêche parce qu'il a moins d'être que Dieu, étant sa créature. Ce « défaut d'être » s'inscrit dans la matière, en ce qu'elle s'oppose à l'Esprit qui est une manifestation de l'être (entendons ici « être » comme agrégat de qualités absolues – « être » est presque synonyme de « Dieu »). Relevons l'originalité d'Augustin relativement aux thèses manichéennes. Il donne à l'opposition « Bien/Mal » une traduction ontologique, et non mythologique. Au mythe manichéen des deux créateurs antagonistes, Augustin substitue l'idée d'un Dieu unique créateur de Tout, et précisément, en tant que tel, logiquement obligé de créer « moins » que lui. Cependant, le dualisme d'Augustin accorde une telle importance à la puissance maligne du corps et de la matière qu'il semble presque nier la liberté humaine, en présentant l'homme comme ontologiquement voué au mal.

- Augustin prétend donc que la nature (sous les espèces de la matière, du corps et de leurs exigences) est en nous un facteur de malice. De fait, le mal cosmique trouve une traduction morale chaque fois que notre volonté cède aux séductions de la matière. Ainsi l'opposition définie en « II 2) b) (2eme tiret) » ne tient plus. Soulignons-le donc : l'anthropologie augustinienne a pour conséquence inattendue d'insérer le mal cosmique dans le champ de la morale, ce que Kant, par exemple, a cherché à corriger (rappel : selon Kant, la nature est neutre, elle est radicalement a-morale : ce point et ses conséquences sont développés ci-dessous, voir le tiret qui suit la case 9).

- « Si nul n'agissait volontairement, il n'y aurait ni bien ni mal et ces mots mêmes « bon » et « méchant » n'auraient aucun sens » (J. Porée). Il en découle que nul ne peut être méchant par nature – il serait alors déterminé (« contraint à agir d'une certaine façon, condamné à etc., destiné à etc). Or Augustin n'établit pas toujours clairement la distinction entre peccabilité et détermination au péché. Les lectures les plus radicales d'Augustin privilégient la seconde option et vouent l'homme au péché (Calvinistes et Jansénistes). Dans cette dernière optique, une nouvelle aporie se profile, que seule la doctrine de la Grâce permet de lever.

La case suivante examine l'option soulignée ci-dessus : « nul ne peut être méchant par nature ».

7	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	[Si l'on voit en Macbeth le	<i>Peut-on parler d'un dualisme</i>	Thérèse : est méchante par

	jouet des « Nornes » (= <i>fata</i>), il est alors délivré de toute responsabilité dans son crime.] Manifestement, Lady Macbeth est méchante par nature, parce que femme (judéo-christianisme)	<i>du Vicaire</i> (« Non, l'homme n'est point un ») ? Voir à ce sujet la note 52, avant de lire l'extrait suivant : p. 71 : « En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevait à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intelligent dont la contemplation fait les délices du sage, et dont l'autre le ramenait basement en lui-même, l'asservissant à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, et contrariait par elles tout ce que lui inspirait le sentiment du premier [...] Non, l'homme n'est point un [...] » (p. 71).	nature : « J'étais heureuse d'être un piège, d'avoir des dents capables de saigner ; et d'entendre couiner les lapins sans méfiance autour de moi » 316. Ainsi « naturalisée », est-elle encore méchante ? « Je n'étais même pas méchante ».
--	---	---	---

Admettons que nul ne puisse être méchant par nature : il n'y aurait donc pas de personnes « mal » ou « bien » nées ? Nous utilisons POURTANT la notion de « caractère » (= il y a des « méchants », des « paresseux », des « cupides »... ce qui laisse entendre que ces personnes sont par nature « méchantes », « paresseuses », ou « cupides »). La formule « untel est méchant » attribue une qualité stable, une « essence » (« essentia » : mode d'être) sans tenir compte des circonstances et des motivations particulières. Or de tels tours attributifs, réducteurs et simplificateurs, sont la base de notre psychologie des caractères : que l'on juge alors de la validité de cette psychologie ! Nietzsche dénonce cette force illusoire de la langue. Par un simple mécanisme du langage, en effet, non seulement nous disculpions les personnes que nous accusons, mais encore nous les privons de leur liberté de changer (voir le texte de Nietzsche, où il accuse le syntagme « sujet/ verbe/ complément d'objet » de créer l'illusion qu'il existe un « sujet » distinct de l'action).

8	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	I, 5, 53, : Lady McB à son époux « Je crains ta nature, trop pleine elle est du lait de la tendresse humaine. » (= fraternité <u>native</u>). III, 1 et 1106-1117. IV, 3, 118, 1965	(Rousseau parlant de lui-même jeune) « Ce n'était pas pour autant un enfant mal né ; mais l'incrédulité, la misère, étouffant peu à peu le naturel, l'entraînaient rapidement à sa perte, et ne lui préparaient que les mœurs d'un gueux et la morale d'un athée » (47). (<i>a priori</i>, cela peut contredire le dogme rousseauiste	Les Numance font fond sur le caractère avide des Firmin.

		« l'homme naît bon » : cette règle admettrait-elle des exceptions ? Exceptions qui, loin de confirmer la règle, l'infirmieraient ? Ou alors Rousseau cède ici à un cliché du langage courant...) [Le Vicaire, à Jean-Jacques] « Vous n'êtes pas encore assez dépravé par le vice pour risquer de mal choisir » (124)	

AINSI, s'il existe des personnes bonnes ou mauvaises par nature, le problème du mal moral est annulé, car il se voit réduit au mal physique (cf. « nature : physis »), qui est involontaire.

Paradoxe : dans cette optique, le méchant invétéré échappe à tout jugement moral.

AUSSE, ne nous trompons pas sur ces « caractères ». Pour Aristote, un caractère est déterminé non par la nature (donc, non pas la naissance⁷), mais par de libres choix initiaux. Un caractère est donc plutôt un style de vie, qui se voit régulièrement confirmé par la répétition habituelle de ces choix. L'acquis surpasserait l'inné, en ce domaine. L'action humaine serait alors initialement le fruit de la délibération d'un sujet moralement neutre, qui peut croire, en toute bonne foi, avoir fait le bon choix, alors même qu'il fait erreur (erreur = « *hamartia* », voir au-dessus de la case 13, ce qui est relatif à la « morale de la connaissance »). Mais ces libres choix « sédimentent » au fond de l'âme, et bientôt, ces dépôts durcissent et se stratifient : cette métaphore géologique illustre bien le processus de l'habitude. L'habitude s'installe donc bientôt, et l'habitude, comme chacun sait, est une « seconde nature ». Voilà qui peut créer l'illusion qu'il existe des personnes bonnes ou mauvaises *par nature*, alors qu'elles ne sont bonnes ou mauvaises que *par caractère*. Pour matérialiser cette distinction entre *nature* et *caractère*, Aristote utilise la métaphore de la pierre lancée : « C'est comme quelqu'un qui a décoché une pierre : il n'est plus capable de la rattraper ; mais il ne tenait qu'à lui de la prendre et de la lancer, puisque le point de départ de ces mouvements résidait en lui » (*Ethique à Nicomaque*). Comprendons bien : la pierre, c'est la vie de l'homme ; la trajectoire, c'est le style de cette vie, le *caractère* : ce qui fait dire de tel homme qu'il est « intempérant » ou « injuste » par exemple. Or, *par nature*, l'homme était en mesure de lancer la pierre ou de ne pas la lancer. Il était également en mesure et de la lancer dans la direction qu'il souhaitait : rien dans sa nature ne lui imposait telle ou telle trajectoire. Mais une fois qu'il a donné à la pierre (= à sa vie) la première impulsion qui définit sa trajectoire (= son *caractère*), il n'est plus en son pouvoir de la modifier. Ainsi, ce qui semble échapper à notre contrôle l'était pourtant au départ. Répétons-le : même si Aristote reconnaît un « déterminisme du caractère » (cf. la trajectoire de la pierre lancée, impossible à modifier), il insiste sur le fait que ce caractère contraignant, nous le choisissons librement au départ, du fait que nous choisissons librement les actions qui vont fixer ce caractère : « L'injuste et l'intempérant [...] avaient au départ la faculté de ne pas devenir ce genre d'individus. [...] Et maintenant qu'ils le sont devenus, ils n'ont plus la possibilité de ne pas l'être » (*Ethique à Nicomaque*). [Explications et citations empruntées à *La Morale*, de Fabien Cayla, p. 118-119]. La seconde citation du Vicaire (p. 94) dans la case 9 (ci-dessous) propose un décalque très fidèle du passage de l'*Ethique à Nicomaque* que nous venons d'évoquer.

9	Macbeth	Vicaire	Âmes fortes
---	---------	---------	-------------

⁷ Prenons conscience de la parenté étymologique entre « nature » et « naître/natif/natal/naissance »

L'habitude du mal : « l'atroce ne peut plus me surprendre » (2360-2361)	Reprendre la citation du cadre 8 : « ce n'était pas... » p. 94 : « Les coupables qui se disent forcés au crime sont aussi menteurs que méchants. Comment ne voient-ils pas que la faiblesse dont ils se plaignent est leur propre ouvrage, que leur première dépravation vient de leur volonté ; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils les rendent irrésistibles ? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchants ou faibles, mais il dépendit d'eux de ne pas le devenir » p. 123 : « vous êtes dans l'âge critique [...] où le cœur reçoit sa forme et son caractère, et où l'on se détermine, pour toute sa vie, soit en bien, soit en mal ».	
--	--	--

– Kant propose une solution nouvelle à la question du « mal moral » :

Kant concentre son approche sur le « mal commis », qu'il distingue du mal cosmique. Il en fait la base d'une métaphysique de la liberté. Il situe en effet la racine des choix humains en-deçà (ou au-delà, ou à côté) de l'existence: le mal est déjà choisi avant nous (Q. *par qui* ? R. ...mais... par nous. Q. *Mais alors, par nous... avant nous* ? R. Absolument ! C'est de la métaphysique). Le choix du mal est originaire, il est « toujours/déjà » là : c'est pourquoi on dit qu'il est « radical », même s'il est enraciné dans un terreau (Le monde des idées ? Le monde des essences ?) par essence inexistant.

Avantage de cette position : elle disculpe en quelque sorte la matière (c'est en cela que Kant affine la position d'Augustin⁸), et la laisse totalement en dehors du champ philosophique : le mal cosmique n'est pas un « mal commis ».

MAIS émerge alors un nouveau problème: En quoi sommes-nous responsables de notre essence ? Comment peut-on concevoir que le mal, qui, selon Augustin, procède du **passage de l'essence à l'existence** (par la Création, voir sur ce point le paragraphe sur Augustin, au-dessus de la case 7), puisse résider à présent **dans l'essence même** ?

⁸ Explication : Augustin impute notre peccabilité à la matière. C'est donc clairement impliquer le mal cosmique dans le mal moral. Or pour Kant, la matière n'étant pas dotée de liberté, et encore moins de volonté, elle ne peut nous conduire au mal. Il faut donc que le principe du mal moral, s'il n'est ni dans notre âme (et comment pourrait-il y être ?) ni dans notre corps (sinon la matière serait malveillante, ce qu'elle n'est pas), il faut donc que ce principe se trouve quelque part dans notre volonté, mais dans une volonté antérieure à notre existence... et c'est là que Kant bascule dans la métaphysique.

b. Sans le mal, la liberté non plus n'a aucun sens : si bien et mal se valent, alors aucun choix n'est possible, la liberté est sans objet.

10	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

2. Cependant, la liberté présuppose logiquement ce qui peut la restreindre : je suis également libre de faire et de ne pas faire : la seconde option peut apparaître comme une restriction relativement à la première. Ne serait-ce que parce que ma volonté va devoir se changer en une « nolonté »⁹. En effet, la volonté de « ne pas faire » n'est pas rigoureusement symétrique à la volonté de faire. Ce n'est là qu'un des exemples des dissymétries nombreuses qui existent entre le bien et le mal. Aussi faut-il que la restriction soit pleinement justifiée. C'est là l'objet de la morale, qui peut apparaître comme un corpus de prescriptions (morales positives¹⁰, ou historiques) ou comme un appel à un sens moral inné (morale naturelle) :

[autre transition possible, moins suspecte de sophisme : PUISQUE notre liberté est sans cesse sollicitée, pourquoi devrait-elle choisir le bien plutôt que le mal, et surtout, comment peut-elle éclairer son choix ?]

a. Une connaissance acquise des bons et des mauvais choix possibles (les morales positives ou historiques).

Ces morales existent :

11	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	Morale chrétienne	Rejet des morales positives : « Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme puis-je tirer d'une doctrine positive ? » (p. 98).	Mme N. et la morale chrétienne, p. 209-210 = pas bigote, alors s'accuse plutôt de démesure.

MAIS ce sont des morales, et cette pluralité est en soi un problème :

A propos du texte « Le scepticisme de Montaigne (*Essais*, II, ch. 12) », nous avons vu que selon l'auteur des *Essais*, la diversité des mœurs empêchait une définition universelle du bien et du mal.

12	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
		Réfute nominalement Montaigne : « Parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes notions de bien et de mal » (87-88)	

⁹ Ce terme, forgé sur le verbe latin « noleo » (je ne veux pas), peut être interprété comme une refus pur et simple ou une « volonté de ne pas » : nous reviendrons sur cette nuance.

¹⁰ J'attire votre attention sur ce terme qu'emploie souvent Rousseau : cet adjectif n'est pas ici évaluatif. Est positif, ici, ce qui est posé (et donc im-posé) par une autorité. On pourrait aussi parler de « morales révélées », par analogie avec les « religions révélées », qui sont d'ailleurs aussi qualifiées de « positives » au XVIII^e siècle, y compris et surtout par des philosophes qui les trouvent plutôt négatives... Rousseau en premier lieu : « Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme puis-je tirer d'une doctrine positive ? » (p. 98).

DE PLUS, l'application de ces morales est sujette à bien des dérives :

[attention ajout, sans incidence sur la numérotation générale, grâce au « bis »]

- la dérive pragmatique :

Si, plutôt que d'évaluer l'acte en soi (comme le ferait Kant), elle le juge relativement à ses conséquences, la morale la plus austère peut se compromettre gravement.

-la dérive du catharisme :

C'est l'inverse : en refusant la moindre compromission, on se fait un crime de tout, et l'on ne vit plus. On peut aussi tenter d'imposer cette exigence à autrui (intégrisme militant).

12 bis	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
		Relativement au « péché de chair » : il essaie de trouver un juste milieu entre ces deux dérives en ayant recours à la prostitution.	Pragmatisme : un cas d'adultère : « [...] avec ce minotier ils en profitent tous. C'est pour ça que le mari ne dit rien à sa femme » (19) Catharisme : Mme N. s'accuse d'orgueil dans la charité même (209), Thérèse d'Evila l'avait percée à jour bien avant cette prise de conscience, puisqu'elle savait que Mme N. pensait : « Ne serai-je bonne que comme chacun ? » (329).

PLUS GÉNÉRALEMENT : la possibilité d'une connaissance de la morale fonde une « morale de la connaissance ». Partons de la « thèse socratique »¹¹ selon laquelle « nul n'est méchant volontairement ». C'est-à-dire : nul n'est malfaisant par recherche délibérée du mal. Mais alors, même le pire tyran croit agir pour le bien ? et la méchanceté délibérée n'existe pas ? il n'y a plus de fautes morales, seulement des erreurs de jugement ? Dès lors, la connaissance deviendrait une vertu, et l'ignorance un vice : cette approche peut-être qualifiée de « morale de la connaissance ».

13	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	III,1 : convie les sbires à tuer Banquo sur des motifs justes par eux-même, mais controuvés. Délibération de Macbeth, I, 7, 58. Lady Macduff espère être sauvée par son innocence : « je n'ai rien fait de mal » (1802).	Dénonciation de la morale chrétienne en ce que, attachée à une Révélation salvatrice, elle condamne d'emblée ceux qui, même involontairement, en ignorent les dogmes (p. 112 et p. 114) + p. 115 : « Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux antipodes ? ».	

MAIS il s'en faut de beaucoup que la connaissance à elle seule rende bon : le méchant est parfois très savant (ex. le sophiste, cible favorite de Socrate). Est-ce alors à dire qu'il y a différentes qualités de connaissance ? Ou bien qu'il existe chez certains une volonté maligne qui les ferme à la connaissance de la vie juste ? Mais alors ceux-là sont

¹¹ Dans le débat philosophique, cette thèse attribuée à Socrate est si notoire (et si discutée) qu'on la désigne généralement simplement ainsi : la « thèse socratique », entre guillemets.

méchants volontairement, et la « thèse socratique » ne tient plus.

14	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
		Comment vouloir savoir, voire : comment vouloir « <i>vouloir savoir</i> » ? : « Commencez par mettre votre conscience en état de vouloir être éclairée » (p. 124)	

b. Une définition individuelle de la valeur du choix

- morale de la conscience : je prémédite mes actes à la lumière de mon sens inné du bien et du mal.

15	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	I, 3, 49, 251 sq. : « Si c'est bien, pourquoi dois-je céder à l'idée dont l'image d'horreur hérisse mes cheveux / Et fait que mon cœur bien assis frappe à mes côtes / contre son mode naturel ? ». v. 2228 : conscience morale intérieure ?	Le dogmatisme de la morale naturelle. Relevons à ce propos, et sur le point même de l'adultère, (voir réf. à Tartuffe dans le cours, <i>immédiat. sup.</i>) la solution originale que risque le Vicaire : ici, le terme de « morale naturelle » prend tout son sens. Elle autorise l'adultère sans casuistique (cf. <i>immédiat. sup.</i>)	

Problème : mon choix individuel a-t-il vraiment une valeur universelle ?

16	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

Autre problème : si ma pente naturelle m'incline au bien, alors *quid* de ma liberté ? donc, *quid* de la délibération morale ?

- mais aussi solitude morale de l'homme post-moderne¹², privé des secours de l'option précédente.

17	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

¹² C'est-à-dire celui qui, instruit par la psychanalyse et par les cataclysmes humains du XX^e siècle, ne peut plus croire en une nature humaine originellement encline au bien. Nietzsche, en tant que l'un des premiers penseurs du « Ça » (et ne fût-ce qu'à cause de sa provocante exclamation : « Dieu est mort ») prend place parmi les pionniers de la post-modernité.

Cette solitude peut être source d'angoisse. Mais elle peut aussi constituer une provocation à redéfinir la morale. Exemple de cette situation avec Nietzsche. Il place dans le mal physique l'origine de la morale. Le mal est dans le corps avant d'être dans la volonté. C'est la révolte du corps ou de l'esprit souffrant, qui originellement, désigne la douleur comme « mauvaise ». Le problème du mal n'est donc pas, à l'origine, un problème moral. Si le mal met à l'épreuve notre volonté, c'est en ce qu'il la provoque à l'endurer (mal physique), et non en ce qu'il lui pose un dilemme moral (mal moral) : car notre volonté est fondamentalement volonté de puissance. Et la volonté de puissance ne peut vouloir que ce qui est bon ... pour elle, par-delà le Bien et le Mal, donc par-delà la morale.

18	<i>Macbeth</i> ¹³	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	- la morale des forts : - organise la société féodale.)- s'accorde à la morale chrétienne. - le sursaut « surhumain » de Macbeth.		Le titre déjà, met l'accent sur la force, non sur la morale. L'âme forte n'est pas la « belle âme ». Thérèse en génie du mal est un personnage Nietzscheen.

IV. LE MAL ET LA PENSÉE PAR SYMBOLES

On peut voir dans les premiers récits de l'humanité (*Épopée de Gilgamesh*, Mésopotamie, - 3000, puis récits bibliques qui héritent partiellement de ce patrimoine archaïque) un éveil de la pensée face au mal, pour le comprendre, ou du moins pour apaiser notre révolte face à lui.

1. Deux récits bibliques traitent de l'origine du mal, mais non de ses raisons :

a. Adam et Ève (*Genèse*) : Violence d'un interdit « qui désigne, parmi une multitude, pour le dérober au désir de l'homme, un objet doté des plus éminentes qualités, puisqu'il est dit : 'La femme vit que l'arbre était bon à manger, qu'il était agréable aux yeux, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir l'intelligence' » (R. Dadoun, *La violence*). Violence extrême de la malédiction divine qui s'ensuit : contre la femme : « Je multiplierai ta peine et tes grossesses » et contre l'homme : « Maudit soit le sol à cause de toi ».

19	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
			L'intelligence à savourer comme un fruit défendu : « Donne-moi l'intelligence ! c'est un délice » (278) : ne seraient-ce pas ici les propres paroles d'Eve au serpent ? Dans l'auberge d'ailleurs il y avait « des papiers à fleurs comme des échelles dans les pommiers d'un verger » ? (p. 73).

¹³ Bien entendu, Macbeth n'est pas *a priori* une œuvre post-moderne. On y retrouvera pourtant maints éléments de la « morale des forts » qu'exalte Nietzsche. Et la fascination qu'exerce cette pièce sur les metteurs en scène qui ont vécu la seconde guerre mondiale, et sur les nouvelles générations de metteurs en scène, doit être prise en considération.

b. Caïn et Abel (*Genèse*) : On ne sait pas pourquoi les offrandes d'Abel agréent à Dieu, alors qu'il refuse celles de Caïn. Rien ne dit que Caïn tue son frère par jalousie. On sait seulement qu'il « entre en grande colère » : cela peut-être quelque *furor* dont il n'est pas responsable. Cruauté gratuite de Dieu, violence gratuite de Caïn, et par-dessus le marché, châtement très ambigu du meurtrier : Dieu le marque d'un signe qui le protège, et il finit par fonder une ville et une lignée qui inventera les arts du feu et la musique. Abel, pourtant favori de Dieu, est mort sans descendance.

20	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

Les Pères de l'Église (Saint Augustin surtout) s'efforceront de réduire les contradictions logiques de ces récits grâce à une interprétation symbolique et à un recours à la pensée par concepts héritée des Grecs. Nous y reviendrons dans le § consacré aux théodicées.

2. La tragédie antique : Elle aussi explique le mal sans le justifier : le *fatum* s'abat sur un héros innocent, pris dans une « machine infernale »¹⁴. Exemple d'Œdipe : plus ce dernier cherche à se soustraire aux crimes qu'il se sait condamné à commettre, plus de malheureuses coïncidences l'y conduisent inexorablement.

21	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	I, 3, p. 49		

V. LE MAL FACE A LA RAISON

1. Le mal, un défi à la raison : dans la pensée classique qui identifie le cosmos à l'être, et l'être au bien, le mal est forcément rejeté du côté du non-être. Scandaleux, injustifiable, incompréhensible, le mal n'a pas sa place dans un cosmos organisé, structuré et intelligible.

2. POURTANT,

a. le mal est parfaitement *rationnel* :

- il a des causes et des conséquences - même si, par définition, le mal absolu doit être un mal sans cause extérieure à lui-même (le mal pour le mal).

22	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

- Objectivement, si l'on considère que « à quelque chose malheur est bon », le mal s'insère, de fait et de lui-même, dans une causalité harmonieuse.

23	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	Banquo est un homme juste, fondateur d'une lignée. Aidé du prince « post hoc, propter hoc ».	Grâce au temps, la douleur est passagère (p. 93) + « Les misères de ma vie me rendent l'idée de la mort plus	L 'huile de foie de morue (et sa provenance douteuse) : « Ca vous faisait lever le cœur, mais pour la santé,

¹⁴

La Machine infernale est titre de la version que Jean Cocteau a donnée de ce mythe tragique.

	on peut considérer les horreurs qu'il subit comme des « ruses de la raison ». Là, ça frôle le cynisme : Duncan mort est heureux (1197-1200).	supportable » (p. 93).	c'était de la paille de fer » (où ?)
--	---	------------------------	--------------------------------------

- On peut même voir une forme de justice immanente dans l'accident qui frappe un méchant. Le mal s'insère donc ici, de fait, dans une causalité harmonieuse (bis) : il corrige le mal.

24	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
			Celle qui parle s'en croit dispensée : « je sais cracher en l'air sans que ça me retombe sur le nez » : (p. 289)

Voilà qui rendrait presque le mal *intelligible*... De plus, il peut se montrer *intelligent* :

b. il y a un mal *raisonné* (nazisme et « solution finale », un mal qui peut s'ordonner *sans passion* (analyse de Hannah Arendt)

25	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
		« le vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens différent » (92).	

c. même le mal *passionné*, celui de la méchanceté (mal volontaire, instrumentalisé pour le plaisir du méchant, donc mal trouvant son origine dans la satisfaction d'une *passion*) peut solliciter l'intelligence - au point que méchanceté et intelligence se confondent dans le lexique (comparez les connotations de « le Malin » et « ne pas être très malin » // « sans malice » et « des yeux espiègles et malicieux »). [voir aussi *supra*, III, 2, a.]

26	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
			Thérèse implore on ne sait quelle divinité « Donne-moi l'intelligence, c'est un délice ! » (278) L'intelligence pratique de Firmin, proprement diabolique en 212 – simple apparence, œuvre de Th. ou non, qu'importe : « il semblait la malice en personne » (298)

			<i>A contrario</i> : « Ta mère a toujours été bonasse » (25) : la présomption de bêtise qui s'attache à la bonté : voir ceci discuté à propos de Mme N., en 145.
--	--	--	--

3. DONC, le mal ne manque pas de *causes*, mais il reste sans *raisons* : il peut être *rationnel*, mais peut difficilement passer pour *raisonnable* (N.B. : pour mieux distinguer ces deux adjectifs, aidez-vous du § qui suit).

27	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

4. EN DEFINITIVE, si le mal défie la raison, c'est moins en la contrariant qu'en la contraignant à se redéfinir : la raison se réduit-elle à une causalité sans valeurs (les *causes*) ou vise-t-elle un idéal de mesure et d'équilibre (les *raisons*) ? Est-elle froide et inhumaine (les *causes*), ou au contraire vecteur d'harmonie entre l'homme et le monde, et entre les hommes (les *raisons*) ? Mais cette alternative ne recouvre-t-elle pas en définitive la dualité entre monde physique et monde moral ? Nous serions alors renvoyés à la distinction entre mal physique et mal moral.

28	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

[5. D'AUTRE PART : parler de défaite de la raison, c'est en fait pointer du doigt l'échec de la philosophie.

29	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

MAIS nous avons vu que l'éventualité d'un échec de la philosophie face au problème du mal était constitutif de celle-ci. Rappelons ce dilemme : « Ou bien la philosophie comprend le mal, et il n'est plus le mal, ou bien elle ne le comprend pas et elle n'est plus la philosophie »¹⁵. Certes, la philosophie est enfermée dans ce dilemme, mais elle n'y perd ni son âme, ni ses lumières. Elle garde cette aptitude à « comprendre sans préjugés les enjeux d'une question, de ses conditions, de ses conséquences, l'évaluation des actions et non actions possibles, la délibération et la décision, assorties de leurs justifications parfois plurielles, parfois incomplètes » (Monique Canto-Sperber, *L'inquiétude morale humaine*, p. 5). Son échec global face au problème du mal ne la disqualifie nullement comme support d'une éthique, comme **philosophie morale**. Incapable de résoudre la question du mal, la philosophie morale demeure cependant la seule possibilité pour tenter de réduire sa survenue et son impact.

¹⁵

Paul Ricœur, *Lectures II*, p. 16, cité par J. Porée, in *Le Mal*, Paris, 2000, p. 10.

Il faut donc que la morale reste un champ d'investigation rationnelle. C'est l'occasion de redéfinir les relations entre morale et éthique. (voir cours).

[Transition : *Le mal met visiblement la raison humaine face à ses contradictions. Il la confronte à ses limites. L'homme doit-il alors, reconnaissant la défaite de son intelligence, s'incliner devant une sagesse transcendante, seule capable de rendre raison du mal ?*]

VI. LE MAL ET DIEU :

1. Le mal : une invitation à croire en Dieu (moins pour nous délivrer physiquement du mal que pour élucider sa douloureuse énigme, en l'expliquant et en le justifiant). Examinons quelques justifications religieuses du mal.

a. La faute antérieure explique et justifie la souffrance :

A l'échelle de l'espèce, le mal physique (celui de la Chute) trouve sa raison dans le mal moral (celui qui a provoqué la Chute) [Réf. : la Genèse]. A l'échelle d'une vie individuelle, la souffrance est le juste châtiment de notre liberté mal agissante : [Réf. théologie morale de Saint Augustin puis de Saint Thomas d'Aquin].

30	Macbeth	Vicaire	Âmes fortes
	Démenti involontaire, par les actes : Lady Macduff périra malgré sa vie innocente (« je n'ai rien fait de mal » (1802)).		

c. La promesse du salut ultérieur explique et justifie la souffrance :

Sans son persécuteur, le martyr au nom de Dieu ne pourrait accéder à la béatitude. Le mal est donc ici « condition d'un bien sans lui impossible » (Etienne Borne, article « Mal », in *EU*). Mais alors, pourquoi le persécuteur est-il voué à la damnation ? Ceci est expliqué par l'image du « fléau de Dieu ».

31	Macbeth	Vicaire	Âmes fortes

Telle est l'analyse chrétienne du mal, du moins l'analyse chrétienne la plus élémentaire, la plus archaïque. On parle à son sujet de « vieille théorie de la rétribution » et on la qualifie de « forme primitive de théodicée » (A. Godin, « Délivrons-nous du mal », in *Le Mal*, édit. J.-B. Pontalis, p. 211)

2. MAIS le mal est aussi un défi à la foi :

a. Un défi à la « toute bonté » de Dieu

32	Macbeth	Vicaire	Âmes fortes
		[citation à remettre dans son contexte] « les uns aiment mieux faire Dieu injuste, et	

		punir les innocents du péché de leur père, que de renoncer à leur barbare dogme » (117)	
--	--	---	--

b. Un défi à la toute puissance de Dieu

33	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	v. 2095-96		

c. Il est des cas où la religion est elle-même fauteuse de mal :

Le vicaire pose cette question pressante : pourquoi les religions révélées damnent-elles ceux qui les ignorent par la force des choses, notamment lorsqu'elles se révèlent dans les langues rares (112), ou de manière indirecte (112 et 115) ? Or l'ignorance de la révélation chrétienne vaut damnation (112 et 114).

Dans le tableau ci-dessous, nous illustrons la thèse de la « double perversion », qui sera développée dans le cours en classe. Pour l'instant, contentons-nous de distinguer un premier degré de perversion dans lequel l'effort de chasser le mal hors de l'âme humaine légitime toutes les violences (l'Inquisition, p. ex.), et considère donc d'authentiques maux comme des bienfaits, et vice-versa (perversion de premier niveau, première partie du tableau). Le second niveau correspond à celui où d'authentiques méchants mettent ce système de perversion des valeurs au service de leur propre désir (perversion de second niveau, deuxième partie du tableau).

34	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
		- « ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel ; [qu'] au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer et le feu » (98). Aussi en 117. - Combien peu l'injustice et la cruauté coûtent à la religion chrétienne (113). - « Si donc [la religion] ne nous peignait qu'un Dieu colère, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre et des combats, toujours prêt à détruire et à foudroyer, toujours parlant de tourments, de peines, se vantant de punir même les innocents, mon cœur ne serait pas attiré par ce Dieu terrible » (104-105). - « Quant aux dogmes qui n'influent ni sur les actions, ni sur la morale, et dont tant de gens se tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine » (120)	- Les remords de Mme N. % au « piège de charité » qu'elle a tendu à Thérèse et Firmin. S'inquiète de l'orgueil de cette générosité sublime.
	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
		Δ La fondation de Turin : refuge pour convertis, ou piège à « chair fraîche » ? : « il se plaignt, on le punit	

		de ses plaintes ; [...] il se vit traiter en criminel pour n'avoir pas voulu céder au crime » (p. 45)	
		(*) « Je ne le voyais point s'inquiéter si ceux qu'il aidait allaient à vêpres, s'ils se confessaient souvent, s'ils jeûnaient à jours prescrits, s'ils faisaient maigre, ni leur <u>imposer d'autres conditions semblables, sans lesquelles, dût-on mourir de misère, il n'est aucun secours à espérer des dévots</u> »	[à citer en // avec (*)] Les dames de Sion (p. 136), et tout le système de la malfaisance bien pensante.

d. Dans ces conditions, que vaut la Dette ? De quoi exactement sommes-nous redevables ? D'un don qui est plutôt un abandon ? D'un don déjà fortement obéré, à la base, par ce que Wladimir Jankélévitch appelle « l'impôt sur l'être » ?

35	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	v. 1653 (déjà cité ailleurs) « le bail de la nature ».		

3. D'OU des tentatives de théodicées¹⁶ plus élaborées :

a. Quelques justifications rationnelles proposées par des pères de l'Église :

- Dieu a créé le *mal physique* pour nous aider à le distinguer, par contraste, du bien-être (thèse de Lactance) Le mal physique serait le complément nécessaire du bien-être : sans avoir jamais ressenti le premier, on n'apprécierait jamais le second. Les deux seraient liés comme l'avvers et le revers d'une médaille. Pierre Bayle réfute Lactance : si bien et mal sont inconcevables l'un sans l'autre, alors ni la félicité sans mélange d'Adam et Ève dans le Paradis terrestre, ni la joie radieuse des anges, ni la pure béatitude des bienheureux, ne sont concevables (Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, article « Pauliciens »).

36	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

- Dieu a permis le *mal moral* pour permettre à sa justice de rétablir l'ordre et de châtier les méchants. Réfutation de Bayle : « C'est comparer la divinité à un Monarque, qui laisserait croître les séditions et les désordres par tout son royaume, afin d'acquérir la gloire d'y avoir remédié » (Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, article « Pauliciens »).

¹⁶ Théodicée : [étym. « justice de Dieu »] : « Partie de la théologie naturelle qui traite de la justice de Dieu, et qui a pour but de justifier sa Providence, en réfutant les objections tirées de l'existence du mal » (Littré). [« théologie naturelle » : « Notions sur Dieu, le bien et le mal, considérées comme venant de la seule raison » (Littré)].

37	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

b. La *Théodicée* de Leibniz. Version très simplifiée : Parmi une infinité de mondes possibles, Dieu a choisi celui dans lequel la quantité de mal était réduite au strict inévitable (nous n'osons écrire : « le strict nécessaire »), il a donc choisi le meilleur des mondes possibles. Nous devons essayer de dépasser la caricature que Voltaire donne de ce système dans *Candide*.

38	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

c. La réalisation de l'Esprit dans l'histoire selon Hegel. Version très simplifiée : Il n'est pas une catastrophe naturelle ou politique qui ne porte en germe une évolution positive du genre humain. Le mal d'aujourd'hui n'est qu'un moment dans une évolution dialectique vers le bien de demain. Il faut que la fleur fane et meure pour qu'advienne la plante. D'une certaine façon, le mal est donc un moteur de l'histoire. Hegel déploie l'histoire humaine comme une colossale dissertation en actes, dissertation dont le plan parfait enchaîne des modules dialectiques (« thèse/antithèse/synthèse ») jusqu'à la synthèse finale où, dans un glorieux dépassement de toutes les contradictions, l'Esprit de l'histoire adviendra. Ici la raison apparaît à la fois *rationnelle* et *raisonnable*. Et, chose étrange, elle est rusée : d'une certaine façon, le mal serait « une ruse de la raison » (Hegel).

Ce système (qui a inspiré Karl Marx) est finalement une sorte de théodicée. Porté par la foi dans le Progrès caractéristique des Lumières, il trouve à Auschwitz sa réfutation définitive.

39	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

Etienne Borne veut voir dans ces deux systèmes (Leibniz et Hegel) le retour, sous le discours rationnel, de la même exigence esthétique (unité, équilibre, consonance, résolution des tensions) qui garantissait le pouvoir apaisant des grandes compositions mythologiques. Il dénonce en particulier chez Hegel une « récupération esthétique de la dialectique ». Pour lui donc, les mythes archaïques de la faute originelle, tout comme la théodicée la plus rationnellement élaborée « **relèvent du même exorcisme par le jeu et par l'art** ».

Puisque même les théodicées les plus raisonnées déraisonnent, elles nous autorisent à revenir sur des interprétations extrêmes que la doctrine orthodoxe a combattues.

4. EN DEFINITIVE le mal est peut-être une invitation à redéfinir Dieu

a. Faut-il revenir aux analyses archaïques ? (ex. : le manichéisme : deux Créateurs antagonistes, pour deux Créations antithétiques qui s'interpénètrent- nous évoquerons aussi le gnosticisme)

MAIS redéfinir Dieu ainsi c'est le mettre en péril : le monothéisme peut-il tolérer l'idée d'un dieu obligé de partager sa création ?

b. Faut-il PLUTOT affiner notre définition des deux attributs précédemment cités (« toute bonté » et toute puissance ?)

- La « Toute bonté » redéfinie : La « toute-bonté » n'est pas absolument incompatible avec l'existence du mal. Donc retour à Leibniz, voir explic. ds le 3 b.

- La toute puissance invalidée ou redéfinie : La notion de toute-puissance n'est pas logiquement viable (je vous laisse faire la démonstration).

MAIS SURTOUT, c'est plutôt l'idée d'un Dieu impuissant, voire souffrant, qui

est au cœur du christianisme (Dieu s'est fait homme ; sa vraie puissance réside dans l'espérance que l'homme place en lui). Saint Augustin a tout fait pour nier cette dimension.

40	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>

VII. L'ART : UNE FAÇON D'EXORCISER LE MAL ?

Nous revenons ici sur l'analyse des théodicées par Etienne Borne (voir *supra*, Préambule et V, 3) : « [...] les littératures, notamment dramatiques ou romanesques, [...] n'ont d'autre matière [...] que l'existence humaine vulnérable et coupable [...] traduite dans les sortilèges d'une beauté apaisante et irréelle » (Etienne Borne, article « Mal », *E.U.*) [Voici un très bon sujet de dissertation].

Mais que devient cette fonction de la littérature lorsque, par sa forme, cette même littérature trahit les normes esthétiques qui sont censées garantir l'efficacité de ses « sortilèges » ?

41	<i>Macbeth</i>	<i>Vicaire</i>	<i>Âmes fortes</i>
	- non dans la forme extérieure : règle des unités - oui de l'intérieur : mise en forme de l'expérience par le langage de cour hyperfiguré.	Souci rhétorique mais indissociable de la situation d'énonciation évoquée, celle d'une profession de foi : le tout n'est pas de dire le bien, encore faut-il le dire bien... Ainsi la valeur morale de l'orateur (<i>ethos</i>) cautionne la vérité de son propos, laquelle dépend cependant aussi de certains artifices de langage.	Madame Numance : le style est tout pour elle : style vestimentaire, style de bienfaisance (elle veut une charité qui la singularise), et aussi style littéraire (elle s'exprime dans un registre soutenu)